

Danièle Belon

Béance de l'inconscient, impossible dans la politique *

Argument

Comment se joue dans la politique ce qu'il en est de la béance de l'inconscient autour des trois dimensions du symbolique, de l'imaginaire et du réel qui constituent « l'espace habité de l'être parlant ¹ » ? Cet espace est celui de la structure du sujet mais aussi celui de la vie ensemble.

Je tenterai de mettre en perspective quelques écueils possibles dans ces différents registres du fait de l'inconscient, langage et réel. Le symptôme, trace de « ce qui ne va pas dans le réel ² », y répond. Toutes les réponses ne sont pas équivalentes.

Quand Lacan dit, en 1967, dans le séminaire *La Logique du fantasme* : « L'inconscient c'est la politique ³ », il se réfère à la logique du signifiant, c'est la théorie de l'inconscient-langage. La structure du signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant, le sujet est pris dans une chaîne signifiante.

Cependant, Lacan n'aura de cesse de préciser que « l'eau du langage » qui traverse le sujet dès sa naissance laisse des marques de jouissance – lettre, trace – à partir desquelles se fait le joint entre le langage et le corps, d'où se cristallise le symptôme. Si une partie est déchiffirable, une autre reste hors sens, inatteignable, au moins par le langage, occulte comme le dit Lacan dans le séminaire *Les non-dupes errent*.

Occulte ne veut pas dire caché, le caché peut se trouver, se dévoiler et prendre sens, car il est pris dans le discours. L'occulte se rencontre, on s'y heurte, c'est la part la plus profonde de l'inconscient, hors de la maîtrise, elle fait à la fois bord et trou. Ce n'est sans doute pas étranger à l'horreur de savoir et c'est aussi au cœur de la politique. Freud déjà dégageait trois impossibles : gouverner, éduquer, psychanalyser.

Lacan est allé plus loin et a formalisé ce point de structure en se servant de la logique mathématique et avec l'écriture des nœuds borroméens, « il n'y a pas de rapport sexuel » qui puisse s'écrire, il y a un réel irréductible, il n'y a pas de complétude possible, il manque un signifiant qui permettrait d'écrire le rapport entre les sexes.

Ce point, structure de l'inconscient, ossature du sujet dans ce qu'il a de plus particulier, Lacan en a fait un point fondateur pour son école, pour un collectif, donc pour une politique, un choix décidé et éclairé. La politique en effet suppose une visée, des choix, des moyens, des actes, une éthique.

Cardo

Le mot *cardo*, gond, c'est-à-dire un point fixe, un point d'articulation qui permet un battement, une ouverture, ou une fermeture, me paraît représenter le point de passage entre le particulier et le groupe, au moins pour l'école de psychanalyse fondée par Lacan (et certaines de celles qui ont suivi), peut-être aussi ce qui est à l'œuvre dans la politique au sens plus général.

J'ai trouvé trois occurrences où apparaît le mot *cardo* dans l'enseignement de Lacan (il y en a peut-être d'autres) :

1. En 1964, dans « L'acte de fondation », il appelle ainsi le comité d'accueil chargé de recevoir les candidatures à cette nouvelle école : « *cardo*, c'est-à-dire gond dit en latin, ce qui en indique l'esprit ⁴ » ;

2. En 1967, dans la « Proposition pour la passe », en créant le dispositif de la passe, il fait un choix politique qui permet d'éclairer le cœur de la psychanalyse en intension (émergence du désir du psychanalyste) et en extension (transmission et place de la psychanalyse). Le cartel, groupe nouveau dans sa structure de fonctionnement, est l'autre dispositif de base de travail. Lacan dit qu'il vaudrait mieux dire « *cardo* » (« ce qui en indique l'esprit » peut-on rappeler) ;

3. Il réemploie ce terme dans la leçon du 15 janvier 1974 du séminaire *Les non-dupes errent*, quand il travaille la question de la vérité de façon renouvelée par rapport à la logique d'Aristote (logique formelle). Il précise que *cardo* désigne le « nombre cardinal », c'est-à-dire le nombre d'éléments dans un ensemble. On n'est plus dans la même logique. Dans le séminaire ...*Ou pire*, il s'était appuyé sur la logique propositionnelle de Frege pour cibler le réel.

À partir des textes fondateurs de Lacan, qui sont encore aujourd'hui les textes de référence pour notre École, je vais essayer de dégager quelques points de structure, à la fois appuis et failles du sujet qui sont aussi mis en

jeu dans la politique. Que ce soit pour un sujet, un collectif, pour une société ou une civilisation, toutes les solutions trouvées pour répondre au malaise, comme dirait Freud, ne se valent pas, elles peuvent l'accentuer, le creuser ou le réduire. Les conséquences pour les sujets n'en sont pas les mêmes.

Les textes de référence

Pour éclairer notre question, je vais reprendre les points qui m'ont paru majeurs dans chaque texte.

- « Acte de fondation ⁵ », 21 juin 1964.

« Je fonde – aussi seul [...] dans ma relation à la cause psychanalytique – l'École française de psychanalyse, dont j'assurerai, pour les quatre ans à venir [...] la direction ⁶ » (pas une « chefferie », pas de hiérarchie).

- l'organisme (et non pas l'institution)...
- où doit s'accomplir un travail...
- pour faire vivre le soc tranchant de la vérité de la psychanalyse,
- le mode de travail en sera un petit groupe, le cartel,
- il y aura à l'entrée une sélection, dont il remet la charge à un simple « comité d'accueil ».

C'est à contre-courant de ce qui se faisait jusque-là. C'est une façon nouvelle de prendre en compte le réel, de contrer l'inflation imaginaire, de souligner les dérives toujours possibles vers l'idéologie et de lutter contre « l'enkystement de la pensée » et la tendance à se couler dans « l'économie régnante ». Voilà des écueils soulignés, pris en compte, dont on voit déjà qu'ils touchent à l'imaginaire, au symbolique et au réel. C'est une façon d'organiser l'imaginaire et le symbolique en tenant compte du réel.

- « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École ⁷ »

Il y a un réel en jeu dans la formation du psychanalyste, il ne s'agit pas de le voiler, mais de trouver le moyen de prendre en compte le défaut et la béance. Lacan en fait le point de rencontre entre la psychanalyse en intension et la psychanalyse en extension. Il invente la passe, dispositif d'École qui permet de recueillir les témoignages de passe, au plus près de l'inconscient du sujet et de ce qui fait le passage du psychanalysant au psychanalyste, passage essentiel pour une école de psychanalyse et pour définir sa politique et son orientation.

Ce passage « a une porte dont ce reste qui fait leur division est le gond, car cette division n'est autre que celle du sujet, dont ce reste est la cause ⁸ ». Cela ouvre et encourage à un travail de doctrine dont la béance est le centre, dont « l'horizon » ne doit pas être obturé. Lacan énonce trois « points de fuite » perspectifs (trois facticités), chacun correspondant à l'un des trois registres qui fondent le sujet.

Au niveau du symbolique, il y a la facticité d'un mythe. Le mythe d'Œdipe est fondateur, « sans quoi la psychanalyse en extension [...] devient tout entière justiciable du délire du Président Schreber ». Pour autant, il ne s'agit pas d'en faire une idéologie (castration et Œdipe) susceptible d'imposer ce qui serait bien ou mal, concernant la famille par exemple. Lacan est allé au-delà de l'Œdipe, avec le nouage par la nomination, soit un dire, renouvelant la conception de Freud du Père ; « du Père on peut s'en passer à condition de s'en servir », comme il le dit dans le séminaire *Joyce le Sinthome*.

Au niveau de l'imaginaire, Lacan situe la facticité de l'Unité. Certaines structures de groupe y renvoient, telles l'Église et l'Armée, comme Freud l'a développé. Les identifications imaginaires y sont privilégiées, ainsi que la mise en fonction du Père idéal. On peut noter que le cartel vient à l'encontre de ce modèle.

Au niveau du réel, la facticité « réelle, trop réelle », celle du « camp de concentration »... qui ira en se développant « comme conséquence du remaniement des groupes sociaux par la science, et nommément de l'universalisation qu'elle y introduit ». Les procès de ségrégation sont à l'horizon de cette évolution (« notre avenir de marchés communs »). On y voit à l'œuvre la négation ou le refus de la différence, ce qui est antinomique avec la psychanalyse.

- « Discours à l'École freudienne de Paris ⁹ », 6 décembre 1967.

Pour notre propos, je retiendrai trois points :

1. Le risque d'inflation imaginaire avec la mise au premier plan des narcissismes, et un avertissement : « Infatuation et prudence ne doivent pas faire office d'organisation » ;

2. La différence entre « seul » et « être le seul », qui me paraît fondamentale. « [...] seul que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause psychanalytique [...] » ne veut pas dire « être le seul ». C'est une interprétation (faite par certains) qui relève de l'imaginaire, i(a), pour se protéger de l'angoisse, car le « a, cause du désir » peut être à la merci de l'Autre ;

3. La « haine » qui a accueilli parfois, par les psychanalystes eux-mêmes, le discours de Lacan. Pourquoi ? Parce qu'il touche à l'intolérable, à la jouissance, et à « l'acte qui ne supporte pas les semblants ». « L'inconscient, lui, ne fait pas semblant. »

- « Note italienne ¹⁰ », 1974.

S'adressant au groupe italien, Lacan redit les éléments clés de là où il en est arrivé sur le plan théorique, que cela concerne l'analyste ou le groupe analytique, et c'est éminemment politique.

Je le cite : « C'est du pas tout » que relève l'analyste, et aussi, pour que le groupe fonctionne, « il faut du réel tenir compte ». La difficulté est que l'analyste « loge un autre savoir » que celui de la science. Ce savoir est habituellement refusé ou rejeté.

L'analyste doit donc lui-même être arrivé au point de pouvoir cerner la cause de sa propre horreur de savoir et supporter ainsi d'être « le rebut de ladite humanité », car « l'humanité se situe du côté du bon-heur » (du côté de ne rien vouloir savoir, du côté de la croyance en l'harmonie, avec les retours du réel que cela induit).

- « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* ¹¹ », 17 mai 1976

Une nouvelle version du réel apparaît.

On court après la « vérité menteuse », nous dit Lacan, mais, pour l'analyste, la butée sur le réel vient arrêter cette course, qui pourrait être sans fin. « Le manque du manque fait le réel, qui ne sort que là, bouchon. Ce bouchon que supporte le terme de l'impossible ¹² [...] »

La passe permet de saisir cela à partir du témoignage de l'expérience de ceux qui s'y risquent. Pas tous, car il n'y a pas de tous, de tous pareils. Il n'y a que des « épars désassortis », ce qui va dans le sens de ce que dénonçait déjà Lacan de l'unité impossible dans la « Proposition pour la passe » en 1967.

- « Lettre de dissolution ¹³ » de l'EPF, 5 janvier 1980.

Cette lettre marque un constat et une rupture.

Le sujet qui parle est le sujet de l'inconscient ; quoiqu'il veuille s'en défendre, ce n'est pas le sujet de la pensée. Il y a un fossé entre les deux. Les lapsus ne manquent pas de venir en témoigner au moment où l'on s'y attend le moins. Le sujet de l'inconscient c'est le sujet de la parole.

Les effets de discours peuvent entraîner les effets de groupe, ce qu'il souligne pour cette école qu'il dissout alors. Il constate que la psychanalyse y a viré au sens, ce qui la ramène du côté de l'Église et de la religion. En effet, le sens est toujours religieux.

La Cause aura son école sur les mêmes bases que celles déjà définies, Lacan le déclare dans sa lettre pour la Cause freudienne du 23 octobre 1980. Rien de nouveau : « Il y a du refoulé. Toujours, c'est irréductible. Élaborer l'inconscient, comme il se fait dans l'analyse, n'est rien qu'y produire ce trou. » Si ce n'est peut-être évoquer la mort, le réel de la mort qui ne se peut « regarder en face ».

Quelle garantie alors pour l'analyste et pour l'École, si ce n'est celle des analystes eux-mêmes, des AME, des AE, qui passent, pour maintenir le cap d'une école qui ne vire pas à la religion, à la secte, à la dictature... ?

Lacan n'a eu de cesse d'insister sur le fait que les trois consistances, symbolique, imaginaire, réel, étaient équivalentes, qu'il n'y en avait pas une qui devait prévaloir sur l'autre sans effets problématiques pour le ou les sujets, un groupe ou une société, et qu'elles se nouent autour de *a*, espace vide-trou comme il l'a écrit avec les nœuds borroméens.

Dans chacun de ces champs, j'ai choisi de développer un point qui m'a semblé pouvoir éclairer la prise du sujet contemporain dans sa culture, la culture occidentale, une question qui met en jeu l'articulation du particulier et du collectif.

Au niveau symbolique

Je ne reviens pas sur le langage, la parole, le signifiant, mais je vais tenter de dire quelque chose sur les discours, qui, articulant signifiant et jouissance, déterminent des liens sociaux spécifiques.

Lacan en rappelle la définition lors de la conférence à l'université de Milan le 12 mai 1972 ¹⁴ : « Le discours, c'est quoi ? C'est ce qui, dans l'ordre... dans l'ordonnance de ce qui peut se produire par l'existence du langage, fait fonction de lien social. »

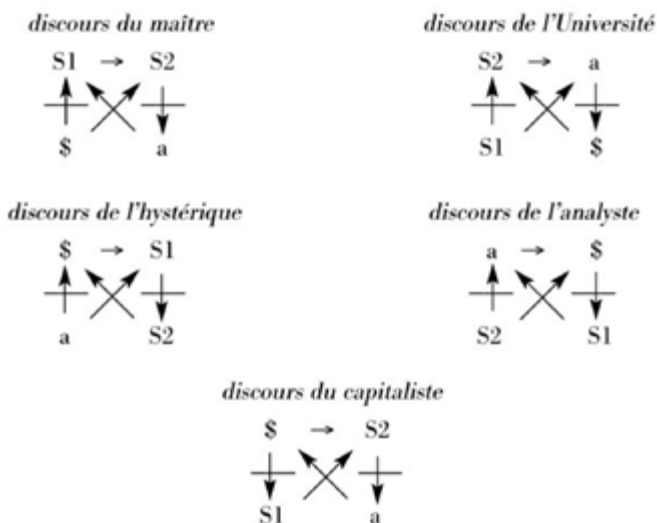
Il y a donc quatre discours, que Lacan a écrits en 1969 et 1970 (après Mai 68 et les remises en question concernant l'Université et son enseignement) dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse* ¹⁵, auxquels il ajoutera le discours du capitaliste en 1972 dans cette conférence à l'université de Milan.

Les quatre discours sont constitués à partir de quatre places – l'agent, la vérité, l'autre, la production –, sur lesquelles se positionnent quatre

lettres, selon les discours : S1 le signifiant maître, S2 le savoir, \$ le sujet, *a* le plus-de-jouir.

Dans les entretiens de Sainte-Anne en 1971 et 1972 ¹⁶, Lacan revient sur l'écriture en tétraèdre des discours en précisant autrement les quatre sommets : en place d'agent, le semblant ; en place d'autre, la jouissance ; en place de plus-de-jouir, la production ; la vérité reste à sa place.

L'accent est mis sur le semblant, car, comme il le dit encore à Milan, « il n'y a aucun discours possible qui ne serait pas de semblant ». C'est un des éléments de ce qui lie les hommes entre eux et en dit la nature profonde.



Si l'on regarde le discours du capitaliste, on peut remarquer qu'il y a :

- en place d'agent, \$ comme dans le discours hystérique ;
- en place de vérité, S1 comme dans le discours universitaire ;
- en place d'autre, S2 comme dans le discours du maître ;
- en place de production, *a* comme dans le discours du maître.

J'ai trouvé intéressant de constater que le discours analytique, dans cette écriture (au niveau des places), n'était pas représenté, et que le discours du maître était prévalent.

Le discours du maître, ça marche du fait qu'il y ait du langage, du signifiant, de l'Un. Dans cette conférence à Milan, Lacan dit que le discours

capitaliste est le « substitut » du discours du maître (du maître moderne, dit Bruno Moroncini, professeur de philosophie à l'université de Salerne en Italie, dans un article publié dans *L'En-je lacanien*¹⁷). Lacan ajoute, toujours à Milan, que le discours du capitaliste, qui n'est pas « moche » mais « follement astucieux », est « voué à la crevaison ». Il marche tellement bien (il y a une inversion entre le S1 et le \$) que c'est « intenable », « ça se consomme si bien que ça se consume ».

On peut noter que, à la différence du discours hystérique, le \$ qui est aux commandes ne produit pas un savoir mais du plus-de-jouir. Il fonctionne comme une injonction à la jouissance.

On peut remarquer aussi que, si les quatre discours s'écrivent en faisant tourner les lettres d'un quart de tour, le discours du capitaliste fait rupture avec cette logique : une des fractions est l'envers du discours du maître, l'autre, l'envers du discours de l'analyste. Lacan dit qu'à chaque changement de discours peut venir l'amour, il est à noter que le discours du capitaliste n'est pas pris dans cette ronde.

Il semble que le sujet du désir \$ et le plus-de-jouir sont ici comme déconnectés, non reliés par le fantasme, par l'impuissance ou l'impossible, comme si le sujet pouvait rejoindre la jouissance (comme dans la perversion ?). N'y aurait-il donc aucune limite à ce pousse à jouir ?

Mais il faut rappeler avec Lacan un impossible, que la jouissance est interdite à qui parle comme tel ; l'impératif « jouis » est donc accompagné quoi que l'on fasse d'un « tu ne peux pas » de structure (différent du « tu ne dois pas » du surmoi). Il y a donc de toute façon un reste. Cette perte première de jouissance (que les objets pulsionnels viennent habiller, se faisant le support du fantasme) est inéliminable et incombable.

C'est ce que souligne aussi Bruno Moroncini dans l'article déjà cité : « On pourrait croire que le sujet désirant se réalise lui-même à travers la consommation des objets [en fait] c'est lui-même qui se consomme, qui disparaît¹⁸. » La psychanalyse le fait réapparaître.

Rappelons, comme cela a été dit à Bordeaux aux Journées nationales des collèges cliniques, que le discours du capitaliste, qui s'origine d'une « mise au rancart du réel du sexe », évacue aussi la dimension de l'amour.

Comme le dit l'auteur dont j'ai déjà parlé, les savoirs psychologisants qui se développent, cognitivisme, neurosciences, etc., sont un « savoir pestilentiel » au service du discours du capitaliste, car ils cherchent à évacuer ou guérir le symptôme, c'est-à-dire le malaise dans la civilisation, afin « que se réalise, en un mot, le rêve de tout dictateur d'imposer à son peuple

un bonheur sans désir, une satisfaction sans manque et sans restes... », et ce au prix de l'annulation du sujet. C'est aussi ce qui se passe avec les managements gestionnaires centrés sur l'évaluation quantitative des seules performances.

Au niveau de l'imaginaire

Les discours font lien social, mais l'imaginaire est aussi indispensable pour la construction d'un sujet à partir du trait unaire, de l'idéal du moi, pour permettre que les sujets se lient entre eux, puissent faire groupe, *via* l'identification. L'identification permet la constitution du lien, mais aussi peut le rompre, car elle est un des supports de l'investissement de la libido.

Dans le séminaire *L'Identification*¹⁹, Lacan dégage le trait, le Un, comme étant un point d'amarre essentiel à partir de quoi peut se constituer le sujet.

Dans le *Séminaire III, Les Psychoses*²⁰, Lacan nous dit, ce qu'il a aussi développé par ailleurs, que la relation au narcissisme est la relation imaginaire centrale pour le rapport interhumain : c'est une relation érotique. La saisie de l'autre par l'image se fait par la voie d'une captation érotique, par la voie de la relation narcissique, qui est une source de tension agressive (cf. le stade du miroir, ou moi ou l'autre). La fonction symbolique, quand elle est présente, vient la réguler, la pacifier.

Lacan, dans le séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*²¹, va plus loin que l'agressivité, il parle de cruauté au cœur de l'être humain, comme l'avait déjà dit Freud.

Dans la leçon XIII, « La mort de Dieu²² », il rappelle que, pour Freud, le meurtre est à l'origine de la culture. Mais il précise que le meurtre du père n'ouvre pas la voie vers la jouissance que la présence de celui-ci était censée interdire, mais qu'il en renforce l'interdiction. Le mythe de *Totem et tabou* rend visible cette faille « interdictive ».

Lacan rappelle que, dans *Malaise dans la civilisation*²³, Freud insiste sur le fait que « tout ce qui est viré de la jouissance à l'interdiction va dans le sens d'un renforcement toujours croissant de l'interdiction²⁴ ». Et qu'en est-il de l'amour du prochain (« commandement dans notre civilisation ») sur lequel bute Freud, se demande Lacan dans la leçon XIV²⁵ ? Il faut l'articuler aux élaborations qui mènent au fait que Dieu est mort et donc à son inexistence. Les bases du problème éthique en sont changées, car cela découvre que la jouissance est un mal, qu'elle comporte le mal du prochain (Freud appelle cela l'au-delà du principe du plaisir, la pulsion de mort),

c'est-à-dire « la tendance native de l'homme à la méchanceté, à l'agression, à la destruction et donc aussi à la cruauté... ».

Ainsi, l'amour du prochain peut faire surgir « cette méchanceté foncière qui habite en ce prochain ». Mais, dès lors, « elle habite aussi en moi-même ».

Et, demande Lacan, « qu'est-ce qui n'est plus prochain que ce cœur en moi-même qui est celui de ma jouissance dont je n'ose m'approcher ? » Car, et Freud a écrit le *Malaise dans la civilisation* pour cette raison, quand je m'en approche, « surgit cette insondable agressivité devant quoi je recule, que je retourne contre moi et qui vient à la place même de la loi évanouie, donner son poids à ce qui m'empêche de franchir une certaine frontière à la limite de la Chose ». Il y a une limite et donc un au-delà possible.

Lacan, dans la leçon XV, « La jouissance de la transgression ²⁶ », pose les questions suivantes : « La jouissance de la transgression, en quoi consiste-t-elle ? », et aussi, si le sujet rebrousse chemin devant « cette *destrudo* », « quel est donc ce qui convoie le procès de ce retournement ? » Lacan répond : « [...] c'est l'identification à l'autre [...] qui surgit à l'extrême de telles de nos tentations [...] ». Ainsi, nous reculons à « attenter à l'image de l'autre parce que c'est l'image sur laquelle nous nous sommes formés comme moi ».

Or, en principe, chacun cultive ce fil qui le relie à la vie ; Freud parle dans « Deuil et mélancolie » de « la pulsion qui oblige tout vivant à tenir bon à la vie ²⁷ ». (Que se passe-t-il pour ces terroristes qui tuent et se tuent comme si la vie n'avait plus de prix, plus de sens et qu'ils rejoignaient la jouissance elle-même ?)

Au niveau imaginaire, nous sommes solidaires de l'interdépendance de la constitution de soi et du semblable. Cela fait aussi le joint entre le plus particulier et le collectif, les autres, où se joue le destin de la pulsion de mort. Les enjeux personnels, éthiques et politiques y sont cruciaux.

Lacan termine cette leçon sur le fait qu'au-delà du « creux » présent au cœur de l'image, il y a le « vide de Dieu à découvrir ». Rien ne vient répondre de ce point, que l'on peut mettre en perspective avec le trou dans le savoir « qui laisse l'Homme dans le vide », comme il le dit aussi dans cette leçon.

Au niveau du réel

Pour terminer, concernant le réel, *a*, « en forme » de ce vide, je rappellerai juste : « Il faut du réel tenir compte... »

Supporter l'espace vide est crucial pour maintenir la dimension du sujet de l'inconscient et du désir, pour lutter contre son asservissement ou sa destruction, pour entretenir l'espace de la parole et du dire.

La question du réel a évolué au cours de l'enseignement de Lacan, je m'en tiendrai ici à ce qu'il reprend dans la leçon du 12 février 1974 du séminaire *Les non-dupes errent*²⁸ : « Il y a du savoir qu'il y a beau n'y avoir aucun sujet qui le sache, il reste être du réel. C'est un dépôt. C'est un sédiment [...] ». Il y a du savoir sans sujet.

Et plus loin : « Le savoir inconscient, c'est de l'ordre de l'écrit. »

Il synthétise cela dans l'entretien à Rome en 1974 avec Emilia Granzotto²⁹ : « J'appelle symptôme tout ce qui vient du réel et le réel tout ce qui ne va pas [...] le réel revient toujours à la même place », et aussi, « le réel cette chose monstrueuse qui n'existe pas ».

La psychanalyse doit rester au plus près de cela, de ce qui fait l'assise de la différence et donc de la possibilité de vivre ensemble au un par un mais aussi avec ses semblables. C'est un équilibre toujours à rechercher, jamais définitif et immuable, car ce que nous apprend la psychanalyse c'est que le réel de la jouissance est au cœur du sujet, des parlêtres. Elle est donc aussi active dans les groupes, dans les collectifs, dans les sociétés, et l'on sait que cela peut mener au pire.

Dans le séminaire *Les non-dupes errent*, Lacan conclut : « Il faut être dupe, c'est-à-dire coller à la structure³⁰ », car *les non-dupes errent*. Peut-être la meilleure façon de maintenir la place vide au cœur de la structure que Lacan écrit... dans le séminaire ...*Ou pire*.


Quelle place pour la psychanalyse ?


























Il y a du réel dans le savoir, cela donne l'orientation de la pratique analytique, au un par un jusqu'à la différence absolue, et les conditions d'une transmission qui ne peut être totalisante ni universalisante pour elle-même et pour les autres savoirs. Elle se heurte à l'impossible et à la difficulté même de se faire entendre puisque cela suppose du transfert.


Elle ne vise pas à résoudre le malaise. Elle soutient la dimension du sujet, du désir et du manque en tenant compte de la jouissance.


Elle est à une place cruciale et unique, d'où peuvent se dégager une éthique et peut-être quelques balises pour s'orienter dans « les chicanes du non-rapport sexuel » (Journées nationales des collègues cliniques à Bordeaux). Lacan en fait même, dans l'entretien avec Emilia Granzotto, « le seul rempart concevable contre les angoisses contemporaines ».


Mots-clés : cardo, discours du capitaliste, cruauté, symptôme.


*  Intervention au séminaire EPFCL « L'inconscient c'est la politique », à Paris le 12 avril 2018.


1.  J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 13 novembre 1973.
2.  Entretien de Jacques Lacan avec Emilia Granzotto pour le journal *Panorama* (en italien), à Rome, le 21 novembre 1974.
3.  J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1967.
4.  J. Lacan, « Acte de fondation », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 229-241.
5.  *Ibid.*
6.  *Ibid.*, p. 229.
7.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 243-259.
8.  *Ibid.*, p. 254.
9.  J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 261-281.
10.  J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 307-311.
11.  J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 571-573.
12.  *Ibid.*, p. 573.
13.  J. Lacan, « Lettre de dissolution », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 317-319.
14.  Discours de Jacques Lacan à l'université de Milan le 12 mai 1972, paru dans l'ouvrage bilingue : *Lacan in Italia 1953-1978. En Italie Lacan*, Milan, La Salamandra, 1978, p. 32-55.
15.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 31.
16.  Leçon du 3 février 1972 du séminaire *Le Savoir du psychanalyste*, que Lacan tenait à la chapelle Sainte-Anne, en alternance avec ... *Ou pire*. Il a été scindé en deux parties : les quatre premières leçons sont publiées à part sous le titre *Je parle aux murs* ; les autres sont intégrées au séminaire ...*Ou pire*.
17.  B. Moroncini, « Quelle politique pour la psychanalyse », *L'En-je lacanien*, n° 28, *Des passions*, Toulouse, Érès, 2017, p. 119.
18.  *Ibid.*, p. 135.
19.  J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit.
20.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981.
21.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986.
22.  *Ibid.*, p. 197-209.
23.  S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2010.
24.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 208.
25.  *Ibid.*, p. 211-223.

26.  *Ibid.*, p. 225-241.

27.  S. Freud, « Deuil et mélancolie », dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1968, p. 150.

28.  J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit.

29.  Entretien de Jacques Lacan avec Emilia Granzotto, art. cit.

30.  J. Lacan, *Les non-dupes errent*, *op. cit.*, leçon du 13 novembre 1973.